Les soldats du Diable

Al-Musawwar, 12 janvier 1949.

1 Voici une parole que j'adresse à tous les ministres, à tous les sénateurs et députés, et à ces Égyptiens qui tiennent à cœur la dignité de l'homme et le droit de la patrie ; qu'ils songent à adopter les moyens qui protégeraient les veuves et les orphelins des soldats du Diable.

2 Il était dans la pleine fleur de sa vie matérielle et spirituelle, souriant à la vie et à l'espoir, et la vie et l'espoir lui souriaient … il se rendait chaque matin auprès de ses élèves, et leur enseignait ce que Dieu lui avait enseigné, car Dieu lui avait enseigné assez de la splendeur des lettres et de la maîtrise de l'art pour nourrir son cœur et son esprit, faisant de lui un homme généreux et doux — aussi généreux que les hommes peuvent l'être, et aussi doux que les hommes peuvent l'être … il avait une âme satisfaite, un caractère aisé, un cœur pur, et une conscience aussi limpide que la conscience peut l'être.

3 Il n'aimait pas faire de mal, et ne pouvait concevoir que les hommes pussent se faire du mal entre eux ; et lorsqu'il entendait tout ce dont l'air égyptien est empli, de la ruse des hommes contre les hommes, de l'astuce des hommes envers les hommes, de la cruauté des hommes à l'égard des hommes, il recevait tout cela avec une simplicité qui frôlait la naïveté … il voyait la vie comme courte, et le bien parmi les hommes comme rare … et il tenait le plus grand soin à ce que les hommes ne gaspillent pas leur courte vie dans la méchanceté et le péché, et à ce que les hommes saisissent l'occasion de cette vie pour amasser autant de bien qu'ils pouvaient en amasser, et pour répandre entre eux la bonté partout où ils trouvaient moyen de la répandre.

4 Il souriait du cœur et de la bouche, il était doux d'âme et de parole, et il ne permettait pas à la vie de répandre autour de lui l'amertume ou la morosité ; il ne rencontrait jamais ses compagnons sans les réjouir et leur faire du bien, et sans leur rendre chère la bonté et la joie, et lorsque la nuit tombait, il rentrait chez lui pour y trouver un doux sourire qui l'accueillait, ajoutant dans son cœur contentement sur contentement, allégresse sur allégresse, et félicité sur félicité : une épouse vertueuse, et deux enfants doux dont le cœur était empli de bonheur, de gaieté et de joie.

5 Il donna son cœur tout entier aux lettres, donna son âme tout entière aux idéaux les plus sublimes, affina son goût pour l'art le plus raffiné, et dépensa ce qu'il dépensa de sa vie à faire tout le bien qu'il pouvait faire, à redresser tout ce qu'il pouvait redresser, détestant qu'on eût par sa faute motif de chagrin ou de tort … il s'appliqua à la quête du savoir jusqu'à en obtenir une part abondante, et accoutuma son âme à aimer le bien jusqu'à ce que la bonté devînt chez lui une seconde nature, et poursuivit sa vie sans rien attendre d'autre que de voir sa fin, comme en avait été son commencement, aisée et douce, sans détour ni déviation.

6 Et il rentra chez lui, un soir, souriant, la poitrine ouverte, le contentement plein, et il se réjouit des siens, et les siens se réjouirent de lui, mais lorsqu'ils se réveillèrent, ils ne le trouvèrent plus …! La mort lui avait ravi l'âme pendant la nuit ; ni lui ni les siens n'avaient senti l'approche de la mort lorsqu'elle entra dans la maison … ni lui ni les siens n'avaient senti son départ de la maison … mais l'épouse était devenue veuve … mais les deux enfants étaient devenus orphelins … mais les amis étaient devenus affligés et accablés, la catastrophe laissant dans leurs âmes des blessures qui ne guérissent pas, et des douleurs qui ne passent pas.

7 ***

8 Les premiers jours s'écoulèrent avec leurs rites funéraires, et d'autres jours vinrent qui contraignirent la mère misérable et désespérée à penser à sa propre vie et à celle de ses deux enfants, et contraignirent ses amis à l'aider dans cette réflexion, et à arranger, pour ses affaires et celles de ses fils, ce que les femmes sont impuissantes à arranger elles-mêmes ; ils cherchèrent donc son supérieur, le priant de solliciter de l'État — au service duquel il avait passé sa jeunesse, enseignant à ses fils — une aide pour cette veuve et ses deux fils orphelins … et le supérieur les entendit, les comprit, et se joignit à leur effort, écrivant pour demander que le gouvernement étende sa bienveillance et sa compassion à ces êtres misérables qui avaient perdu leur soutien avant qu'il n'ait pu mettre de côté assez d'argent pour les faire vivre … et quand donc les enseignants ont-ils jamais pu mettre de côté assez d'argent pour faire vivre leur famille ?!

9 Le défunt était mort avant d'être titularisé, et avant de garantir une pension à ses enfants et à sa famille, et l'Égypte ne possède pas de système d'« assurance sociale » obligeant l'État à garantir la vie des veuves et des orphelins lorsque leurs soutiens leur sont ravis ; il faut donc

demander à l'État sa bienveillance et sa compassion envers les veuves et les orphelins qui ne trouvent rien pour vivre … il faut lui demander cette bienveillance comme une « exception », non comme un « droit » ; car l'Égypte n'a pas encore pris conscience qu'il est dû à ses fils, de sa part, qu'elle les protège lorsqu'ils ne peuvent se protéger eux-mêmes de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie !

10 Les amis du défunt firent leur effort, et le supérieur du défunt se joignit à eux pour solliciter cette bienveillance de l'État, mais ce supérieur ne pouvait écrire directement au Conseil des ministres, ni même écrire directement au ministère des Finances, ni même écrire directement au ministre de l'Instruction publique, mais ses lettres devaient passer par d'autres supérieurs qui servaient d'intermédiaires entre lui et l'autorité suprême, qui est le ministre de l'Instruction publique … et sa lettre parvint au premier rang de ces supérieurs, et c'est là que se trouve la leçon qui me pousse à dicter ce récit !

11 La lettre parvint à un haut fonctionnaire, qui a sans doute une épouse et des enfants, et que les épreuves de la vie ont sans doute instruit que la pauvreté est amère, que la faim est douloureuse, que la maladie est une épreuve, et que ces fléaux sont susceptibles de faire sortir les hommes de leur nature, de les pousser vers l'abjection et l'humiliation, de les tenter vers le péché et le mal, et de les entraîner dans ce où l'homme ne devrait jamais s'engager.

12 Et les épreuves de la vie lui avaient appris aussi que la mort peut survenir sans demander permission à ses victimes, sans les prévenir, et sans leur accorder le délai qui leur permettrait de régler les affaires de leurs épouses et de leurs enfants avant de quitter cette vie ; et ces épreuves lui avaient appris aussi, sans doute, qu'il est bon que les vivants capables témoignent de la bienveillance aux vivants impuissants, et que doive exister entre les hommes cette solidarité sociale qui répand entre eux l'amour, la bonté et la compassion ; car la fortune tourne par cycles, et parce que la richesse, le pouvoir, le rang et la capacité — tout cela n'est qu'accident qui vient et qui va, qui arrive et qui part, qui frappe un homme aujourd'hui pour le quitter demain !

13 Tout cela, les épreuves le lui avaient appris, mais il n'avait pas appris … car tous les hommes ne profitent pas des épreuves, et tous les hommes ne sont pas capables de se mettre à la place des misérables et de ceux qui sont dans le besoin … et il y avait eu, entre ce haut fonctionnaire et ce défunt, un jour, quelque petite affaire, de celles qui surviennent

entre les hommes lorsque le travail les pousse à ce qui plaît et déplaît, à ce qui réjouit et afflige ; et ainsi il ne se souvint du défunt que de cette petite affaire, et n'écouta que le ressentiment qu'elle avait laissé dans son cœur, et ne songea ni à la veuve ni aux deux orphelins, ni à lui-même ni aux gens qui l'entouraient, ni à la solidarité ni à la coopération, ni au fait que la mort efface ce qui la précède, ni au fait que celui qui fait le bien n'est jamais privé de sa récompense, ni au fait que la décence ne s'évanouit jamais entre Dieu et les hommes, ni au fait que le pardon, lorsqu'on a le pouvoir de le refuser, rend l'homme généreux plus grand encore … il ne songea à rien de tout cela, mais seulement au fait qu'il portait dans son cœur une rancune contre le défunt que la mort n'avait pu effacer, et ainsi il ne transmit pas la lettre du supérieur direct du défunt aux autorités supérieures, mais écrivit plutôt à ces autorités pour demander seulement que la loi soit appliquée, en accordant à cette veuve et à ses deux fils ce qui était dû au défunt à titre de gratification … une gratification qui les ferait vivre quelques mois, après quoi ils seraient livrés au Diable, et aux soldats du Diable — qui sont la maladie, la pauvreté et l'ignorance — pour qu'ils fassent de leurs corps, de leurs esprits et de leurs caractères tout ce qu'ils voudraient !

14 ***

15 Voici une parole que j'adresse à tous les ministres, à tous les sénateurs et députés, et à ces Égyptiens qui tiennent à cœur la dignité de l'homme et le droit de la patrie ; ils pourraient bien être tenus de penser à cette épreuve et à ses semblables avant de penser à bien des futilités dont ils s'occupent. Et ils devraient, avant tout, penser que le devoir le plus impérieux qui incombe à l'Égypte est d'adopter les moyens qui protégeraient les veuves et les orphelins du Diable et des soldats du Diable, et de ces cœurs durs qui répondent plus volontiers à la haine qu'à l'amour, et qui entendent plus volontiers l'appel de la cruauté que l'appel de la miséricorde, de la décence et de la bonté.